

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 30 NOVEMBRE 1901.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,
33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 467

Rédaction :

B. d. P. 785

JULIUS SAINT-ELME (Amédée Demault), Directeur;
COLOMBINE (Melle Eugène Cécile), Secrétaire.
Bureaux : 37, rue Saint-Gabriel

GRAND NUMÉRO DE NOËL DU MONDE ILLUSTRÉ

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que le MONDE ILLUSTRÉ publiera, à l'occasion de la Fête de Noël, un numéro spécial qui fera certainement parler de lui. Agrémenté de magnifiques illustrations, rempli de contes et nouvelles, dont quelques unes canadiennes, de variétés littéraires, de charmantes poésies, ce numéro fort de cinquante à soixante pages, qu'accompagnera un feuilleton illustré à sensation, ne se vendra que cinq centimes. Il serait bon que nos amis lecteurs retiennent chez leur marchand le nombre d'exemplaires qu'ils désirent, car, d'après les pronostics, nous croyons savoir qu'il sera rapidement enlevé.

Envoyez de suite vos commandes

BUREAU, 33, RUE SAINT-GABRIEL

Montréal.

MERCİ

A Madeleine-Paule.

Je vous remercie de l'abandon que vous me faites si gentiment de ce pseudonyme que je vous ai volé, sans le vouloir, sans même me douter, qu'une charmante collègue éprouverait du regret de mon baptême. Croyez, chère Madeleine-Paule, que je suis désolé du sacrifice que je vous impose, sacrifice que j'aurais certainement prévenu, si plutôt j'avais connu mon larcin.

Je vous sais gré de me le pardonner aussi gracieusement, nous serons deux Madeleine, suivant les mêmes sentiers et ayant au cœur, le même patriotique désir : la grandeur de notre race.

Et puisque nous sommes sœurs, Madeleine, aimons-nous bien, et cette circonstance, dont vous n'avez pas voulu faire un différend, d'un commun accord, choisissons-la, comme base d'une solide et sincère amitié.

Ne laissons plus votre plume sur son lit moelleux, mais permettez-lui de traduire, avec une délicatesse charmante, tous les nobles sentiments d'une belle âme, d'un généreux cœur. Quand je songe que j'aurais été "assassiné," j'en fremis... je vous remercie de m'épargner ce remords.

Fraternellement,

MADELEINE, (de la Patrie)

LA VIE COURANTE

Les députés irlandais qui ont récemment quitté Londres pour une tournée de propagande en Amérique, ont obtenu à Montréal des sympathies chaleureuses et sonnantes. Les Canadiens français étaient nombreux à la convocation de la St-Patrice Society et ils n'ont pas mis de sourdine à leurs applaudissements.

Le récit de l'oppression endurée par l'Irlande, la ténacité héroïque des députés irlandais à réclamer pour leur pays un gouvernement autonome, la demande suppliante d'approbation à l'Amérique, tout commandait l'émotion l'autre soir à la salle Windsor. Et je ne sais pourquoi la vue de M. Redmond, de ce chef infatigable d'une nation opprimée, en quête du salut de ses compatriotes, m'a rappelé le pèlerinage entrepris par le vénérable Kruger pour obtenir de l'Europe le miracle d'une intervention qui devait mettre fin au sanglant égorgement du Transvaal.

La venue de MM. Redmond, O'Donnell et McHugh, nous aura été une bonne leçon d'histoire. Il est vrai que la bonne moitié de l'auditoire était accourue par badauderie, pour voir la binette de ce Redmond aujourd'hui célèbre autant que le fut Parnell, et qui court le monde avec dans sa main les destinés de la malheureuse Irlande ; mais la pitié a vite remplacé la curiosité et les orateurs ont pieusement été écoutés.

Avec sa population à peu près égale à celle du Canada, l'Irlande n'a cependant pas encore pu obtenir un gouvernement à elle, comme en ont les différentes colonies britanniques. L'Irlande est associée à l'Angleterre et paie chaque année au trésor britannique la modeste contribution de dix millions de livres sterling qui lui permet d'envoyer une députation aux Communes de Londres, une députation dont la voix est de parti pris couverte par la majorité anglaise : en sorte que l'émancipation de la Verte Erin est encore loin, si loin que les patriotes ont entrepris de quêter chez toutes les colonies des adhésions qui devront forcer la main à l'Angleterre en lui faisant comprendre que son intérêt même exige qu'elle réduise les fonctions invraisemblablement multiples de son gouvernement et abandonne aux Irlandais le gouvernement des affaires irlandaises.

L'Angleterre écoutera-t-elle la prière des colonies d'une oreille plus favorable qu'elle n'écoute la supplication des Irlandais ? C'est encore Chamberlain qui a la parole, et les Boers nous ont dit que Chamberlain n'a pas l'émotion facile.

** L'actualité est aux Irlandais. La visite de MM. Redmond, O'Donnell et McHugh reporte naturellement nos esprits aux luttes fameuses qu'ont livrées les nationalistes irlandais au parlement anglais et nous fait attendre avec un intérêt tout particulier la scène qui ne manquera pas de se produire, lors de la présentation aux Communes du colonel Lynch que les nationalistes irlandais ont élu à leur députation, à son retour d'Afrique où il est allé commander un commando boer, contre les Anglais, naturellement

Or, le service d'un sujet britannique contre l'Angleterre constitue une trahison, laquelle trahison est, ni plus ni moins, passible de pendaison. Les électeurs du colonel Lynch organisent cependant à leur nouveau député une garde de leur corps, et les députés irlandais prétendent réussir à amener leur intéressant collègue au Parlement et à lui faire prêter le serment d'office avant même que la police ait le loisir de l'appréhender et les juges de le forcer de répondre à l'accusation de haute trahison...

Malheureusement, il manque un Victor Hugo ou un Shakespeare pour dramatiser tout cela.

Rostand fera peut-être la tentative, lui à qui Kruger et la reine Wilhelmine ont déjà inspiré deux odes ; mais, malheureusement, le chantre de *L'Aiglon* et l'historien de *Cyrano de Bergerac* a piteusement réussi ses chants pro-Boer et il serait anti-épique que le tour de force du colonel Lynch s'effondre avec la tentative d'un poète.

** Parmi tous les saints et saintes du calendrier il en est peu dont la spécialité soit aussi en vogue que celle de sainte Catherine qui fait passer les fureurs des vieilles filles en essayant leurs rages et en acceptant sans broncher toutes les coiffes qu'on lui façonne.

Oh ! ce qu'elle doit en avoir des coiffes ! Et nous sommes heureux que cette chroniquette lui fournisse l'occasion de se débarrasser d'une de ces coiffes en se découvrant en l'honneur du MONDE ILLUSTRÉ qui ne veut pas rester sans reconnaître hautement les services rendus par la sainte patronne des célibataires.

D'où vient cette locution *Coiffer sainte Catherine* qu'entendent d'une si mauvaise oreille toutes celles qui approchent de cet âge où l'on perd ordinairement l'espoir de se marier : vingt-cinq ans selon les unes, trente selon les autres. Il y a même certaines jeunes filles, au-delà de la cinquantaine, qui fixent le terme fatal entre soixante et soixante-dix ans, sans bien préciser cependant. D'ailleurs, à quoi bon préciser ?

M. Quitard, savant professeur français, nous donne ainsi l'origine de la locution populaire :

C'était autrefois l'usage, en plusieurs provinces de France, le jour où une jeune fille se mariait, de confier à une de ses amies, qui désirait faire bientôt comme elle, le soin d'arranger la coiffure nuptiale dans l'idée superstitieuse que cet emploi portant toujours bonheur, celle qui le remplissait ne pouvait manquer d'avoir à son tour un époux dans un temps un peu éloigné ; et l'on trouve encore aux villages plus d'une jeune fille qui, sous le charme d'une telle superstition, prend secrètement ses mesures afin d'attacher la première une épingle au bonnet d'une fiancée. Or, comme cet usage n'a pu être observé à l'égard d'aucunes des saintes connues sous le nom de Catherine, puisque d'après la remarque des légendaires, toutes sont mortes vierges, on a pris à l'occasion de dire qu'une jeune fille *reste pour coiffer sainte Catherine*, ce qui signifie en développement qu'il n'y a chance pour elle d'entrer en ménage qu'en autant qu'elle aura fait la toilette de noces de cette sainte, condition impossible à remplir.

** Le mot de la fin, bien actuellement typique, est celui que nous disait un ancien reporter de *La Presse*, aujourd'hui si rangé qu'il sourirait jaune de voir son nom à cette bourde.

C'était l'année où la picote sévissait à Montréal, il y a une douzaine d'années, et le reporter faisait un jour de marchés, le tour des étaux de Bonsecours, s'arrêtant aux hôtels avoisinants pour s'informer auprès des habitants des affaires de la campagne.

Dans un groupe de gais parleurs arrive un gamin crotté et le nez humide, avec au bras un panier de tire blanche.

— De la tire, monsieur ?

— Fiche-nous la paix.

Et le petiot, rudement éconduit, se prit à larmoyer avec tant de conviction que les parleurs durent lui demander le motif de son chagrin.

L'enfant raconta la pauvreté de sa famille et son découragement de ne pas vendre sa tire.

Pris d'une pitié soudaine probablement conseillée par sainte Catherine dont c'était précisément la fête, nos braves habitants se fendent chacun de quelques sous et se mettent à mâcher de la tire comme de plus belle, tout en poursuivant de questions l'enfant rassuré.

— Oui, monsieur, je vais porter cet argent à maman qui est bien malade avec mes petits frères, et que ça les force ben, mes petits frères, d'étirer la tire tous les matins,

— Et qu'est-ce qu'ils ont tes petits frères ?

— Ils ont la picote, monsieur,

Amusez-vous à vous imaginer les têtes et le crachement généreux de ces mangeurs de tire.

ENRY D'ELS.

L'ange qu'on a aimé jusqu'à la folie devient quelquefois, avec le temps, un vieux diable que l'on déteste. — ERASME.

Le souvenir, c'est le parfum de l'âme. C'est la partie la plus suave du cœur, qui se détache pour embrasser un autre cœur et le suivre partout. — GEORGES SAND.